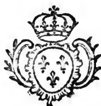
JÉROME
LE PORTEUR DE CHAISE,
COMÉDIE-PARADE,
EN DEUX ACTES,

EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES;

Représentée devant Leurs MAJESTÉS à Versailles, en Décembre 1778.





DE L'IMPRIMERIE
De P. R. C. BALLARD, seul Imprimeur de la Musique du ROI, des Menus Plaisirs de SA MAJESTÉ, de Monseigneur & Madame la Comtesse D'ARTOIS.

Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ.

ACTEURS.

JEROME, *porteur de Chaise.*	Le Sr. Nainvile
NICOLE, *sa femme.*	La Dme. Moulenghen.
LISON, *leur fille.*	La Dme. Dugazon.
SIMON, *pere.*	Le Sr. Rosieres.
SIMON, *fils.*	Le Sr. Julien.
PONTNEUF, *Chansonnier, parent de Jérome.*	Le Sr. Trial.
THOMAS, *frere de Jérome.*	Le Sr. Narbonne.
SUSETTE, *cousine de Lison.*	La Dlle. Colombe c.
MARTINE, *sœur de Nicole.*	La Dme. Gonthier.
DEUX PORTEURS DE CHAISE.	Les Srs. Gaillard & Corali.

L'action se passe à Paris, dans une maison située sur les bords de la Seine.



JEROME

LE PORTEUR DE CHAISE,

COMÉDIE-PARADE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

LISON, *seule.*

MA mere est sortie... & Monsieur Simon ne vient point!... pour un Amant, en vérité, c'est être bien mal à droit!... après cela, il dira qu'il m'aime.

ARIETTE.

Ah! que je suis impatiente!
Ah! c'est un tourment que l'attente!
S'il était-là,
De sa maîtresse

Il recevrait par-ci, par-là,
Quelques petits mots de tendresse,
S'il était-là.

Comment,
Se peut-il qu'un Amant,
Loin de l'objet qui sait lui plaire,
Ne devine pas le moment,
L'heureux moment où s'absente une mere?

Tout servirait ici sa flamme,
Rien ne pourrait gêner notre âme
S'il était-là.
L'amour lui-même
Qui dans mon cœur mit ce feu-là,
Lui dirait si bien je vous aime!
S'il était-là.

Comment
Se peut-il qu'un Amant, &c.

Le nœud charmant qui nous engage
Peut nous mener au mariage...
S'il était-là...
Qu'il voulut prendre
Un doux baiser... je sens cela...
Je ne pourrais pas m'en défendre,
S'il était-là.

Comment
Se peut-il qu'un Amant,
Loin de l'objet qui sait lui plaire,
Ne devine pas le moment,
L'heureux moment où s'absente une mere.

Mais on frappe à la porte... c'eſt lui, ſans doute... il mériterait bien que, pour le punir, je le laiſſaſſe frapper long-tems... là bien long-tems ſans lui ouvrir... N'en faiſons rien, je me punirais autant que lui.

SCÈNE II.

LISON, SIMON, *fils*.

SIMON, *fils*.

C'EST vous... c'eſt vous-même, ma chere Liſon?

LISON.

Eh! vraiment oui, c'eſt moi, Monſieur Simon... bien fâchée, bien en colere contre vous.

SIMON, *fils*.

En colere? & pourquoi?

LISON.

Vous ne méritez pas que je vous diſe que mon pere eſt dehors depuis ſix heures du matin, qu'il y a plus d'une heure que ma mere eſt ſortie, ainſi qu'il y a une heure que je ſuis toute ſeule, & une heure que je vous attends, vous ne méritez pas que je vous en parle, auſſi je ne vous en dis rien.

SIMON, *fils.*

Maîs Lison, vous ne vous souvenez donc pas de quoi nous étions convenus hier au soir. Il fallait bien que j'eusse le tems d'entretenir mon pere. Je sors d'avec lui, & s'il est vrai que vous m'aimiez, j'espere que nous serons bientôt heureux... M'aimez-vous, ma chere Lison?...

LISON.

Ah! si je ne vous aimais pas, vous gronderais-je... serais-je si triste, quand je suis un moment sans vous voir?...

SIMON, *fils.*

Eh bien! avant peu vous serez ma femme.

LISON.

Ce serait bien de l'honneur, Monsieur Simon, bien du plaisir pour moi... Car puisque le premier pas est fait, il n'y a plus à reculer. Mais j'ai bien de la peine à penser que notre mariage ait l'aveu de Monsieur votre pere. Le mien n'est pas d'une condition assez relevée pour votre famille. Porteur de Chaise, hélas! il n'y a pas là de quoi se vanter! Il est vrai que c'est chez une Duchesse, qu'il y a des profits, & que du moins on est quelque chose dans le monde. Mais Monsieur Simon qui a été Maître d'Ecole, qui est factotum de votre parein & qui gagne de l'argent tant qu'il veut, vous Monsieur

qui avez une bonne place, à qui on en fait eſperer une meilleure, eſt-ce que vous ne trouverez pas au deſſous de vous...

SIMON, *fils.*

Oh! je ne ſuis pas fier, Mademoiſelle Liſon! nous avons été élevés enſemble, je vous aime dès l'enfance, & quoi que vous ne ſoyez pas riche, cela n'y fera rien. Mon pere a de tout tems été l'ami de votre famille, il ne veut que mon bonheur, & ce que j'avais tant de plaiſir à venir vous conter, ma chere petite amie, c'eſt qu'il conſent à notre mariage. Ainſi n'ayez plus d'inquiétude. J'eſpere que vous ne ferez pas long-tems la femme d'un petit Commis à 600 l. j'ai des amis, des protecteurs, je m'avancerai... & comme vous m'apportez pour dot votre joli viſage, votre charmant caractere, beaucoup d'amour, le plaiſir & le bonheur, il faut que je m'acquitte envers vous, en vous rendant auſſi heureuſe que vous méritez de l'être, & en faiſant de vous une grande Dame.

DUO.

LISON.

Je ſerais une grande Dame?
Quoi? l'on m'appellerait *Madame*?
Mon Dieu, que je vous aimerai!
Ah! quel doux eſpoir pour mon âme!
Il ſe pourrait... je brillerai?

SIMON, *fils*

Vous serez une grande Dame,
On vous appellera Madame,
Ah! quel doux espoir pour mon âme!
Cela se peut, vous brillerez.
Lison... comme vous m'aimerez!

LISON.

Mais sur-tout que ce soit bien vite,
Entendez-vous, vite, bien vite,
Que je quitte
En entier
Le petit peuple du quartier.
Notre maison est si petite!
Que je la quitte!
Combien je me déplais ici!
Ah fi! ah fi!

SIMON, *fils*.

Comptez sur mon amour extrême,
Il est égal à vos appas.
Lison, que ne ferais-je pas
Pour vous prouver que je vous aime.

LISON.

Non, je n'en reviens pas.
Dites, ne me trompez-vous pas?
Je serais une grand Dame, &c.

Mais à propos... je crains... ma mere...
Lui trouvez-vous l'air assez grand,
La démarche assez noble & fiére,
La... pour bien soutenir son rang?

SIMON, *fils*.

Non, sa démarche n'est pas fiére,
Non, elle n'a pas l'air bien grand.

LISON.

Comment trouvez-vous votre pere?
Et le mien... bien Bourgeois?... qu'en dites-vous?

SIMON, *fils*.

Ma chere,
On n'est jamais d'un rang
Où l'on rougisse de son pere.

LISON.

Oh oui, je le pense aussi.
Mais moi, voyez l'air de noblesse,
La révérence... & ce ton-ci.
De la hauteur, de la molesse,
Le regard fiér, l'œil adouci,
La marche en petite maitresse,
Heim!... ne suis je pas bien ainsi?
Vrai, très-vrai, pour être Princesse
J'ai ce qu'il faut.

SIMON, *fils*.

J'en suis ravi.

LISON.	SIMON, *fils*.
De quel plaisir vous enivrez mon âme!	De quel plaisir vous enivrez mon âme!
Comptez à jamais sur ma flamme.	Comptez à jamais sur ma flame.

LISON.

Soyez sûr que je n'aurai pas de peine du tout à m'accoutumer à être de condition.

SIMON, *fils*.

Oh! nous n'en ſommes pas encore tout à fait là.

LISON.

On peut y venir.

SIMON, *fils*.

La choſe eſt difficile.

LISON.

Pourvu qu'elle ne ſoit pas impoſſible, j'ai bonne eſpérance: je ne m'effraie de rien, moi. Il faudra que vous voyez tous mes parens, mon couſin Pontneuf ſurtout; c'eſt un garçon qui gagne tout ce qu'il veut avec ſes chanſons; il eſt généreux, il m'aime, & pourrait peut être faire quelque choſe pour moi.

SIMON, *fils*.

J'ai vu votre oncle Thomas, votre tante Martine, votre couſin lui-même, ils doivent tous venir ici ce matin appuyer ma demande.

LISON.

Tant mieux. Mais j'entends du bruit, c'eſt ma mere.... Ne vous en allez pas M. Simon; vous avez de ſi bonnes intentions pour moi, que votre préſence ne peut que lui faire plaiſir.



SCÈNE III.

NICOLE, SIMON, *fils*, LISON.

LISON.

MA mere, voilà M. Simon.

NICOLE.

Vraiment je vois bien que le voilà.... Bon jour M. Simon.

SIMON, *fils*.

Qu'avez-vous donc Madame Nicole, vous ne paraiſſez pas d'auſſi bonne humeur qu'à votre ordinaire?

NICOLE.

Ah! de la bonne humeur! on en a quand on peut; le plaiſir ne ſe commande pas; ne rit pas qui veut. Quand on a de bonnes rentes, ou du bien au ſoleil, il eſt permis d'être gai; mais ça n'appartient pas à tout le monde: ça vous eſt bien aiſé à dire à vous M. Simon, qui êtes bien placé: votre pere en gagne, il n'eſt pas comme le ſien, qui ne fait que boire & jouer; vous pouvez rire vous; mais moi!... Ah! pardine ſi j'ai de l'humeur, c'eſt pour de bonnes raiſons; mais ce ſont des affaires de ménage, il ne faut jamais en étourdir les étrangers.

SIMON, *fils.*

J'eſpere n'être pas toujours un étranger pour vous, & mon amour....

NICOLE.

Oui, de l'amour ! tout ça eſt bel & bon ; voilà comme ſont tous les amoureux, mais quand vient le moment de la noce, adieu l'amour, ſi la dot n'eſt pas bonne ; & ce n'eſt pas pour nous vanter M. Simon, mais nous n'avons pas un ſol à donner à Liſon.

SIMON, *fils.*

Ah ! Madame Nicole, ſa beauté....

NICOLE.

Hélas ! mon cher enfant, nous ſommes pauvres, pauvres nous avons été, & pauvres nous ſerons, car Jérome eſt un joueur, un ſac à vin, un mange tout ; à ça près bon-homme, honnête homme, & je l'aime de tout mon cœur.

SIMON, *fils.*

Mon pere qui eſtime votre famille....

NICOLE

M. votre pere !.... Je ne m'informe pas de quelle maniere il a gagné ce qu'il a, chacun eſt ici pour ſoi, ce ne ſont pas mes affaires, & je ne m'en mêle pas : il eſt riche, tant mieux pour lui ; vous avez une bonne place, tant mieux pour vous : je ne ſuis jalouſe du bien de perſonne ; Liſon n'a que de l'é-

ducation, elle, voilà toute sa richesse, & je sais bien que ça ne suffit pas en mariage.

SIMON, *fils*.

Mais vous ne voulez pas m'écouter?....

LISON.

Si vous l'interrompez toujours....

NICOLE.

C'est vrai, je ne l'ai pas encore entendu : je vous demande bien pardon, M. Simon.

ARIETTE.

Allons, parlez, je vous écoute,
Parlez M. Simon, parlez :
Mon pauvre esprit est en déroute,
D'honneur tous mes sens sont troublés :
Vous n'avez pas, vous, de famille,
Vous n'avez ni mari ni fille....
Parlez, M. Simon, parlez.
Quel homme
Que ce Jérome !
Assez bon diable, si vous voulez :
Mais le jeu, mais le vin... J'écoute,
Parlez, M. Simon, parlez ;
Mon pauvre esprit est en déroute,
Jérome aime le jeu, le vin ;
Il me donne bien du chagrin ;
Il me ruine, hélas ! je n'ai plus rien :
Jérome mange tout mon bien ;
J'ai du chagrin, un grand chagrin !

Jérome aime le jeu, le vin,
Le jeu, le vin
Ont tout pouvoir fur fon ame.
C'eft bien trifte, mon cher Monfieur;
J'en ferais morte de douleur....
S'il n'aimait quelquefois fa femme.

SIMON, *fils.*

Vous méritez sûrement toute fa tendreffe.

NICOLE.

Vous êtes trop bon; voyons, qu'eft-ce que vous vouliez me dire, me voilà prête à vous entendre? Vous n'avez qu'à parler, je ne vous interromprai point.

SIMON, *fils.*

J'ai fait part à mon pere de l'amour....

NICOLE.

Que vous avez pour ma fille?

SIMON, *fils.*

Oui, Madame, je lui ai dit qu'étant d'age à me marier. ...

NICOLE.

Ecoutez donc, vous avez bientôt trente ans; c'eft l'âge, ou jamais, de prendre une femme.

SIMON, *fils.*

Ayant de plus des efpérances prefque certaines, car mon parrein.....

NICOLE.

Monsieur votre parrein ! c'est un homme qui a bien de l'amitié pour vous ; un homme qui peut vous rendre service. Je me souviens que , dans le temps que vous étiez petit, on tenait bien des propos sur votre ressemblance avec lui ; mais moi, je n'en ai jamais voulu rien croire ; il y a de si mauvaises langues !

LISON.

Mais, ma mere, laissez-le donc parler !

NICOLE.

Est-ce que je l'interromps ? Enfin donc vous avez des espérances, & votre parrein.....

SIMON, *fils.*

M'a promis une place sûre, & qui doit me mettre à mon aise.

NICOLE.

C'est bien heureux cela ! mais c'étoit une bien jolie femme que votre chere mere..... cette pauvre défunte !

LISON.

Achevez donc, Monsieur Simon.

SIMON, *fils.*

J'ai dit à mon pere que je ne voyois personne au monde qui pût faire mon bonheur comme Mademoiselle Lison......

NICOLE.

C'eſt bien honnête çà, Monſieur.... Remerciez donc, petite fille.

SIMON, *fils*.

Il m'a fait obſerver que vous n'étiez pas riche...

NICOLE.

Et le moyen? Nous n'avons jamais eu de parrein dans le grand monde, nous autres; & notre métier n'eſt pas de ceux qui enrichiſſent.

SIMON, *fils*.

Mais je lui ai repréſenté qu'en mariage les plus riches n'étoient pas toujours les plus heureux. Il s'eſt rendu à mes inſtances, & m'a dit que puiſque j'aimais Mademoiſelle Liſon de tout mon cœur, puiſque j'en étais aimé....

NICOLE.

Comment aimé! .... Eſt-ce que vous auriez dit à Monſieur que vous l'aimiez, Mademoiſelle?

LISON.

Non, ma mere, il l'a deviné.

NICOLE.

Ah! à la bonne heure.

SIMON, *fils*.

Il a eu la bonté de me dire qu'il n'éxigeait rien de vous pour moi, que la main de Mademoiſelle Liſon, & votre conſentement à notre mariage.

NICOLE.

Monſieur, il nous fait bien de l'honneur, & vous auſſi; vous êtes un bon enfant que j'ai toujours aimé : dès que Jérome ſera rentré, je lui conterai en gros & en détail toute la converſation que nous venons d'avoir enſemble. Mais ne verrons-nous pas Monſieur votre pere ?....

SIMON, *fils.*

Il doit venir vous trouver ce matin, & vous prier, ainſi que M. Jérome, de conſentir à mon bonheur; j'ignore ce qui peut retarder ſa viſite. (*Il va au-devant de ſon pere.*) mais le voici lui-même.... Ah! vous voilà, mon pere; je vous attendais avec impatience. (*Simon fils parle bas à ſon pere, pendant cet* à parté *de Nicole à ſa fille*).

NICOLE.

Ah! ça, Mademoiſelle, ayez la bonté, s'il vous plaît, de vous tenir droite, de baiſſer les yeux, & de rougir toutes les fois qu'on parlera de vous : voilà comme il faut que ſoit une fille qu'on demande en mariage.

LISON.

Oui, ma mere, vous n'aurez qu'à me faire ſigne, & je rougirai.....



SCÈNE IV.

LISON, NICOLE, SIMON, *pere*, SIMON, *fils*.

QUATUOR.

SIMON, *pere*.

MADAME Nicole...

NICOLE.

Votre ſervante M. Simon.

LISON.

Très-humble ſervante de M. Simon.

SIMON, *pere*.

Madame Nicole....

SIMON, *fils*.

Au fait, mon pere, au fait.

SIMON, *pere*.

Paix, jeune homme.... Depuis que le monde eſt Monde.... Que le monde eſt monde....

SIMON, *fils*.

Mon pere, de grace, au fait.

NICOLE.

Eh! pourquoi donc interrompre M. votre pere;
Je n'ai jamais rien entendu de ſi beau.

SIMON, *pere*.

Depuis que pour le bien commun, il eſt des hommes

Et

Et des femmes, le mariage, & tout ce qui s'en suit,
Enfans, petits enfans...

LISON.

Faut-il rougir, ma mere?

NICOLE.

Non, non, pas encore.... M. Simon ne parlez pas de cela
Devant cette jeune fille.

SIMON, *pere.*

Ne m'interrompez pas.... Or vous saurez... vous saurez ..
Que le mariage a toujours été une loi de nature...

SIMON, *fils.*

Au fait, mon pere, au fait; allez donc au fait.

NICOLE.

C'est vrai mon voisin, allez donc au fait.

LISON.

J'ai bien envie de rougir, est-ce à présent ma mere?

NICOLE.

Eh! non, eh! non, je vous dirai quand il le faudra.

SIMON, *pere.*

Madame Nicole, voulez-vous m'écouter?

NICOLE.

C'est cette petite fille qui veut toujours parler,
Paix donc, laissez parler M. Simon, parlez,
Parlez M. Simon.

LISON.

Au fait, Monsieur, au fait, de grace, au fait,

SIMON, *fils.*

Au fait, mon pere, au fait, allez au fait.

B

NICOLE.

Écoutez-le donc.

SIMON, *pere.*

J'y viendrai.... Je ne ſais plus où j'en étais.

LISON.

Au mariage.

SIMON, *fils.*

A notre mariage.

NICOLE.

Ah! quel bavard!... Ah! comme à ſa place
J'aurais bientôt tout dit!

LISON.

Et moi donc, ma mere, j'aurais bientôt fini.

SIMON, *pere.*

Chut! m'y voilà; écoutez bien ſans m'interrompre:
Depuis le moineau franc, juſqu'à l'aigle
Superbe... tout le monde ſe marie.

NICOLE, LISON, SIMON, *fils.*

Tout le monde ſe marie.

NICOLE

Il va finir... Allons, mon voiſin, au fait.

SIMON, *pere.*

Patience, patience; en vers, ainſi qu'en proſe, il faut
De l'ordre.... du tems.... vous ne ſavez pas vous autres,
Ce que c'eſt que l'éloquence....

NICOLE, LISON, SIMON, *fils.*

Point d'éloquence, allons au fait, au fait, au fait.

SIMON, *pere.*

J'y viendrai, mes amis, j'y viendrai; mais à tout il faut du temps : il n'y a que le temps....

SIMON, *fils.*

Heureusement, mon pere, il n'en faut pas beaucoup pour demander Mademoiselle Lison en mariage.

SIMON, *pere.*

Paix donc.

SIMON, *fils.*

Madame Nicole sait que j'adore sa fille, elle veut son bonheur, comme vous voulez le mien...

SIMON, *pere.*

Te tairas-tu?

SIMON, *fils.*

Elle ne refusera pas à vos prieres, à mes instances de m'accorder la main de ce que j'aime.

SIMON, *pere.*

Boureau! c'étoit là ma peroraison; tu commences par où il fallait finir.... Heureusement Jérome n'est pas ici, &. ma harangue était pour deux personnes.

NICOLE.

Monsieur, vous êtes un brave homme, connu pour tel; Monsieur votre fils est un joli garçon qui fera son chemin : il aime ma fille, & ma fille...

LISON.

C'eſt vrai, ma mere; je l'aime de tout mon cœur.

NICOLE.

Taiſez-vous, Mademoiſelle; ce n'eſt pas à vous à dire ça, c'eſt à moi.

LISON.

Mais, ma mere, c'eſt moi qui le ſens.

NICOLE.

Et la bienſéance, petite ſotte!

SIMON, *pere.*

C'eſt fort bien dit, la bienſéance; c'eſt une très-belle choſe que la bienſéance.... mais l'amour.... voiſine, vous ſavez.... heim?

NICOLE.

Eh! mon dieu, oui, Monſieur Simon; j'ai été comme ça.

SIMON, *pere.*

Et moi auſſi.... & moi auſſi.....

NICOLE.

Mais, pour en revenir au mariage dont nous parlions.... vous le voulez, votre fils le veut auſſi, ma fille ne doit vouloir que ce qu'il me plaît; je fais vouloir à mon mari tout ce que je veux: ainſi nous voilà tous d'accord, & nous ferons la noce quand il vous plaîra.

SIMON, *fils*.

Ah! mon pere! ah! Madame! ah! ma chere Lison, quel bonheur!

LISON.

Maman, puis je lui témoigner tout le plaiſir que ça me fait?

NICOLE.

Et oui, oui; pardine c'eſt bien la peine de demander permiſſion quand la choſe eſt faite.

SIMON, *pere*.

Ces pauvres enfans!... leur joie!... c'eſt charmant; en vérité, c'eſt charmant....

SIMON, *fils*.

Mon pere, allons tout préparer pour hâter notre mariage, & pour aſſurer mon bonheur.

LISON.

Ma mere, pourrons-nous nous marier ce ſoir?

NICOLE.

Ce ſoir! elle eſt preſſée.

SIMON, *pere*.

Point de précipitation, mes enfans.... de l'ordre dans les démarches... de la ſuite dans les idées...

SIMON, *fils*.

J'ai de l'amour, mon pere, j'ai de l'amour.

NICOLE.

Il a raifon.

SIMON, *pere.*

Finis donc.... Je ne dois pas courir comme toi... Un philofophe, jadis maître d'école.

SIMON, *fils.*

Venez, venez.

NICOLE.

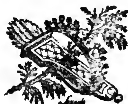
Allez, allez.

LISON.

Allez, allez toujours.

SIMON, *pere.*

De l'ordre, de l'ordre, de l'ordre.



SCÈNE V.

NICOLE, LISON.

NICOLE.

Je ne faisais semblant de rien, mais voilà un mariage qui me tenait bien au cœur.

LISON.

Ah! je le desirais sûrement autant que vous, ma mere, mais je n'osais en rien dire.

NICOLE.

Moi j'avais de bonnes raisons pour le souhaiter, mais vous...

LISON.

Oh les miennes n'étaient pas mauvaises... j'aime Simon, & je crois que c'est un grand plaisir d'épouser ce que l'on aime.

CHANSON.

Un sentiment dont j'ignore la cause,
Emeut mon cœur, le trouble au nom d'époux.
Comment l'hymen serait-il autre chose,
Que le garant du bonheur le plus doux?
Unie à l'objet que l'on aime,
Comment n'avoir pas d'heureux jours,
Si l'on peut être aimé de même
De ce qu'on doit aimer toujours?

NICOLE.

Le mariage, entends-tu bien ma chere,
N'eſt un bonheur que pendant quelques mois.
Quand je devins la femme de ton pere,
C'était de moi qu'il recevait des loix.
Après dix jours de mariage,
Il voulut en faire à ſon tour.
Je me dépite, il en enrage,
Nous nous battons, adieu l'amour.

LISON.

Deux cœurs unis par la douce flamme,
Peuvent-ils donc différer dans leurs vœux?
Non, non, jamais, je le ſens à mon ame,
Le vœu d'un ſeul eſt celui de tous deux.
Si dans l'ardeur qui les poſſéde,
Un nuage obſcurcit leurs feux;
S'ils diſputent, celui qui cede
Doit ſe croire le plus heureux.

NICOLE.

Voilà les jeunes gens! ça ne penſe qu'à l'Amour... quand tu auras un ménage, des enfans... un tracas... mais ton pere ne revient point, mon loyer... eſt-ce qu'on n'eſt pas encore venu ce matin pour le recevoir? j'ai envoyé Jérome chez ceux à qui il a prêté de l'argent contre mon avis... s'il ne me rapporte que de belles paroles, comme il fait ſi ſouvent (*On*

entend Jérome chanter derriere le Théâtre, le vin, le bon vin, bannit le plus noir chagrin.) Ah! il peut compter que je vais l'arranger de la bonne maniere!

LISON.

Le voilà, ma mere, le voilà, je l'entends, il chante, oh! il vous rapporte de l'argent, car il eſt en gaieté.

SCÈNE VI.

NICOLE, JEROME, LISON.

JÉROME, *yvre.*

BON jour nôtre femme.

LISON.

Bon jour cher papa.

NICOLE.

Tu me parais bien gai, ce matin?.. Tu as ſans doute de bonnes nouvelles à me donner?

JÉROME.

Excellentes! Vient me baiſer Liſon, baiſe moi ma petite femme.

NICOLE.

Ah mon dieu! comme tu ſens le vin!

JÉROME.

C'eſt que j'en ai bû.

NICOLE.

Ivrogne ! n'as-tu pas honte d'être dans l'état où te voilà à l'heure qu'il eſt ?

JÉROME.

Qu'as-tu donc à me reprocher ? eſt ce qu'il n'eſt pas neuf heures du matin ? L'heure eſt-elle indue pour boire.

NICOLE.

Mais tes affaires, ſac à vin, qu'eſt-ce qui les fera pour toi ?

JÉROME.

Sac à vin ! toujours de gros mots !.. Déshabitue-toi donc de çà, ma femme, on dirait que tu me crois yvre ? il me ſemble pourtant que j'ai toute ma raiſon. Je crois que je ſuis ferme ſur mes jambes; que je répons juſte & *ſonica* à tout ce que tu me dis & même à ce que tu ne me dis pas... car je te parle raiſon, & toi... en vérité, ça fait pitié !.. mais comme j'ai l'eſprit bien fait... baiſe moi, ma petite femme... ne te fâche pas, baiſe ton mari !

NICOLE.

Ah laiſſe-moi... m'apporte-tu de l'argent ?

JÉROME.

Oui, j'en apporte... & certainement plus qu'il ne nous en faut.

NICOLE.

Ah ! voilà un homme, cela ! Hé bien maintenant je te permets de m'embraſſer.

JÉROME.

Vois Lifon, vois la docilité qu'il faut dans le ménage ! Voila comme doit être une femme, foumife à fon mari, obéiffante, carreflante... il n'y a rien de fi joli qu'une femme... quelquefois.

LISON.

Mon pere, Monfieur Simon eft venu.

NICOLE.

Et nous marions Lifon.

JÉROME.

Nous la marions... oui... je crois qu'elle ne demande pas mieux, la friponne... elle a des yeux....

NICOLE.

Monfieur Simon la demande pour fon fils...

JÉROME.

Pour le petit Simon ? C'eft bien peu de chofe... mais n'importe, la fortune ne m'aveugle pas... mes amis... feront toujours mes amis.

NICOLE.

Qu'eft-ce que tu dis donc avec ton peu de chofe ?.. un homme qui a un bon emploi & nous qui n'avons pas quatre écus vaillant.

JÉROME.

Nous n'avons pas quatre écus vaillant ? nous ! bon dieu, bon dieu ! ce que c'eft que les femmes... comme ça entend les affaires.

NICOLE.

Allons, allons, laissons tout cela ; donne-moi l'argent que tu viens de recevoir, que j'aille payer mon terme, on est déja venu trois fois.

JÉROME,

C'est vingt-cinq francs pour le quartier, n'est-ce pas ?

NICOLE.

Oui, donne les vite, que j'aille payer.

JÉROME.

Voilà une belle bagatelle ! mais c'est une vétille, que çà.

NICOLE.

Eh bien, donne-moi les donc.

JÉROME.

Demande moi vingt-cinq francs, cent francs, mille francs, cent mille francs, ça m'est égal.

NICOLE.

Pardine, je le crois bien... je pourrais te demander un million, tu ne t'en embarrasserais pas d'avantage.

JÉROME.

Je m'en soucierais comme de çà, parle ? un million ! Le veux-tu ? non, non, dis que tu le veux... tu ne risques rien, ni moi non plus.

ARIETTE.

Je fors de boire...
Mais tu peux croire
Qu'en ce moment,
Mon jugement...
Tu peux le croire
Il eſt très-ſain
Fort ſain.
Je te le jure par le vin,
Par le bon vin,
L'excellent vin,
Que j'ai bû ce matin.
Tu vas nager dans l'opulence.
Tu vas faire fracas.
L'abondance
Va marcher ſur tes pas.
Ce n'eſt pas un conte frivole...
Tu n'es plus Nicole;
Quitte, ma femme, un nom ſi bas.
Plus de miſere, de triſteſſe...
Je te fais Princeſſe,
Ma fille Ducheſſe.
Ne te gêne pas,
Dépenſe, dépenſe,
Jouis de ton opulence,
L'or roule ſous tes pas.
Autour de toi va régner l'abondance!
Pourquoi donc ces yeux interdits?
La choſe eſt comme je le dis.
Demain nous logeons l'un & l'autre
Dans un Hôtel vaſte & brillant

Je ſuis déja dans mon appartement,
Et je vous vois toutes deux dans le vôtre.
Nombreux laquais,
Tous des mieux faits.
Un beau caroſſe eſt à la porte ...
Rangez-vous que Madame ſorte ! ..
Ne te gène pas,
Dépenſe, dépenſe,
L'or roule ſous tes pas.
Jouis de ton opulence
Ne te gêne pas,
Autour de toi va régner l'abondance.

NICOLE.

Ah! mon Dieu, Liſon, ce n'eſt pas le vin qui le fait déraiſonner comme çà... Il a perdu l'eſprit?

LISON.

Hélas! maman, je le crois comme vous.

JÉROME.

J'ai pitié de ſon embarras... Ah! tu me crois fou! elle eſt bonne de cette humeur-là, ta mere... Juge lequel de nous deux eſt le plus raiſonnable. Tiens, regarde, regarde.

NICOLE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que çà?

JÉROME.

Ma fortune, la tienne, celle de ma fille.

NICOLE.

Qu'eſt-ce que ce papier? une lettre de change?

JÉROME.

Tu l'as dis.

NICOLE.

De combien ?

JÉROME.

D'une misere... elle n'est que de trois millions.

NICOLE & LISON.

De trois millions !

JÉROME.

Tout autant.

NICOLE & LISON.

{Ah ! ma fille ! ah ! mon cher mari !
{Ma mere ! mon cher papa !

NICOLE.

Est-ce une trouvaille ? est-ce un héritage ? une lettre de change de trois millions ? & tirée sur qui ?..

JÉROME.

Sur la lotterie.

NICOLE.

Sur la lotterie ?...

JÉROME.

Trois millions ! par ambe, terne, quaterne, & quine, c'est de l'argent sûr, c'est de l'or en barre.

LISON.

Ah ! maman !

NICOLE.

C'est-là ce que tu m'apportes pour payer mon loyer?

JÉROME.

5, 15, 42, 66 & 90... Un million d'écus, le quine eſt à trois livres.

NICOLE.

Mais, dis-moi donc, malheureux, d'où ce billet te vient-il?

JÉROME.

Ah!..je vas te dire... Tu connais bien Champagne?

NICOLE.

Oui, un yvrogne comme toi.

JÉROME.

Juſtement, mon ami Champagne... je lui ai prêté un louis... J'ai été le lui redemander... Oh! il m'a reçu à merveille... Il eſt deſcendu à la cave, & comme c'étoit le vin de ſon maître, il ne l'a pas épargné... nous en avons bû... nous en avons bû... Il eſt excellent, en vérité.

NICOLE.

Mais, mon argent?

JÉROME.

Ah ça, Champagne, lui ai-je dit, ce n'eſt pas le tout que de boire, il faut payer ſes dettes. Ma femme fait le train, elle me redemande l'argent que je t'ai prêté... Ah! mon ami Jérome, m'a-t-il répondu, je n'ai pas le ſou... Mais, mon ami Champagne, je dois, il faut que je paye... Mais, mon ami Jérome, ce m'a-t-il fait, je n'ai pas une obole... Mais comment veux-tu donc que je faſſe, mon ami Champagne?..

NICOLE.

NICOLE.

Mon ami Champagne... Mon ami Jérome.. Auras-tu bientôt fini ?

JÉROME.

Alors ce pauvre garçon a tiré de ſa poche... ça... qui eſt du bon papier... Voilà un billet de lotterie, m'a t-il dit, billet d'un louis, & que j'ai pris, parce que ce ſont des numéros rêvés, & qu'ils ſortiront tous cinq, j'en ſuis ſûr. Je te fais ta fortune, mon ami Jérome ; je te mets de motié avec moi, & nous ſerons quittes ; c'eſt comme ſi je te donnois quinze cents mille francs... Tu ſens bien, ma femme, que je n'ai pas refuſé... Ce n'était pas-là le cas... Gronde donc à préſent... Non, mais gronde... Dis que je n'entends pas les affaires.

NICOLE.

Quinze cents mille livres ! ſerait-il bien poſſible que nous fuſſions aſſez heureux pour cela... quoi ! mon ami, vraiment tu t'imagines ?

JÉROME.

Que voilà les cinq numéros qui ſortiront.

NICOLE.

Tu le crois.

JÉROME.

J'en ſuis ſûr.

LISON.

Il dit qu'il en eſt ſûr.

JÉROME.

Ce ſont des numéros rêvés, il faut qu'ils ſortent.

NICOLE.

Mais...

JÉROME.

Il faut qu'il en ſorte cinq, & je les tiens.

LISON.

Il les tient.

NICOLE.

Ah ! ſi j'en avais une preuve...

JÉROME.

La preuve eſt... que je ſuis ſûr que voilà les bons numéros; ne ſaut-il pas que quelqu'un gagne ?

NICOLE.

Sûrement.

LISON.

Eh bien, pourquoi ne ſerait-ce pas nous?

NICOLE.

Il eſt bien certain que nous pouvons y prétendre comme les autres.

JÉROME.

On la tire ce matin... Avant une heure d'ici nous ſommes riches à millions.

NICOLE.

Ah ! je ne demande pas mieux.

LISON.

Moi j'en ſuis ſûre.

JÉROME.

5, 15, 42, 66 & 90. Je les vois ſortir de la roue... Je les vois là... là... je les vois.

LISON.

Et moi auſſi !

NICOLE.

Et moi auſſi !

JÉROME.

Comment emporterai-je mon argent ?

NICOLE.

Te payera-t-on tout de ſuite ?

JÉROME.

Sans doute.

LISON.

Toute la ſomme ?

JÉROME.

Il n'y manquera pas une obole.

LISON.

Ah ! ma mere ! comme j'aurai de belles robes !

NICOLE.

Comme je vais me faire de bonnes rentes !

JÉROME.

Comme j'aurai de bon vin dans ma cave !

LISON.

Je porterai la montre au côté.

NICOLE.

Où placerons-nous notre argent?

JÉROME.

Je vais m'informer par-tout où il y a à vendre une charge qui ennoblisse. Je veux que ma Nicole soit de condition.

NICOLE.

Nous ferons du bien à tout le monde.

TOUS TROIS.

A tout le monde. Ah ! quel plaisir ! ah ! quel bonheur !

JÉROME.

Embrasse-moi, ma femme, embrasse-moi, ma fille. Cette pauvre Nicole!

NICOLE.

Ce pauvre Jérome !

LISON.

Ce cher papa!

JÉROME.

Je n'entends pas que tu dînes ici aujourd'hui. Cet appartement-ci ne te convient plus.

NICOLE.

Il est trop incommode; la riviere qui passe sous nos fenêtres, le rend humide, je ne veux plus loger à retz-de-chaussée, c'est trop mal sain.

JÉROME.

Un hôtel à ma Nicole, un grand hôtel! que je ne retrouve pas à mon retour un de ces meubles-là, au moins, fi,.. tout cela n'eſt plus fait pour toi... Quelles vilainies! de la vaiſſelle d'argent pour ma femme, des meubles tout d'or, rien de trop beau pour ma Nicole!

NICOLE.

Je vais chercher tous mes parens, leur conter mon bonheur, & les amener ici pour te recevoir.

LISON.

Ah! ſi je rencontre Simon, quel plaiſir à préſent de lui dire que je l'aime!

JÉROME.

Je vais partir; mais il y a aſſez longtems que je porte les autres, il eſt bientôt tems qu'on me porte à mon tour. Tiens cette fenêtre ouverte notre femme. A mon retour, tu me verra paſſer dans ma chaiſe; je m'y fais porter par ceux qui étaient autrefois mes camarades, porter en triomphe. Ils crieront à tout le monde, place, place, voilà Monſieur Jérome qui a gagné le quine... Dès que tu m'appercevras, ma femme, crie, Jérome a gagné le quine.

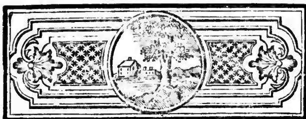
TOUS TROIS.

Jérome a gagné le quine.

TRIO.

Ah ! de plaisir je crois que la tête me tourne !
Elle me tourne de plaisir !
De quel bonheur je vais jouir !
Il n'est plus rien qui nous détourne
De la route du plaisir
O douce ivresse !
Quelle allégresse !
Tous les instans sont précieux !
Quittons, quittons ces tristes lieux !
Ah ! de plaisir je crois que la tête me tourne ! &c.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LISON, SUSETTE.

LISON.

(En entrant, elle ouvre la fenêtre qui donne ſur la riviere, comme ſon pere le lui a recommandé.)

OUI, nous ne nous quitterons plus... tu demeureras avec nous ; tu ſens bien qu'il ne me conviendrait pas d'aller te voir dans ton quartier du fauxbourg Saint Marceau. Rien ne te manquera ; je prendrai ſoin de toi. Mais que je ſuis fâchée de n'avoir pas trouvé chez elle cette petite mameſelle Martin, la marchande de mode ! J'aurais été enchantée de lui conter mon bonheur pour la faire enrager.

SUSETTE.

Ah ! ça n'eſt pas bien, couſine! parce que te voilà riche, il ne faut pas vouloir humilier ceux qui le ſont moins que toi.

LISON.

Pourquoi ſe moquait-elle de moi dans le tems que j'étais pauvre.... Pourquoi venait-elle regarder ma robe d'un air de pitié, la toucher du bout des doigts, & dire en ricannant, *eſt ce du burat ou de l'étamine ?.... Mon Dieu comment peut-on porter de la laine ?* .... Non, tiens vois-tu, Suſette, j'ai ça ſur le cœur! A préſent toutes les fois que j'aurai une robe neuve, & ça m'arrivera tous les jours, je paſſerai exprès devant ſa porte, je marchanderai tous ſes bonnets, je les trouverai tous épouvantables, & je ne lui acheterai pas une aune de ruban.

SUSETTE.

Oh quand à ça j'en ferai bien autant. Cette petite impertinente!

LISON.

Laiſſe faire, laiſſe que je ſois mariée.... tu verras, tu verras.

DUO.

SUSETTE.

Mais couſine,
Si divine,
Quand tu ſeras ſur le grand ton....
Adieu Simon, adieu Simon.

LISON.

Ma couſine
Bien mal devine,
C'eſt pour jamais que de Liſon
Le tendre cœur eſt à Simon.

SUSETTE.

Quoi les grandeurs ? quoi la richeſſe ?....

LISON.

Ne changera point ma tendreſſe.

SUSETTE.

Et vos amours ?...

LISON.

Suivront toujours
Leurs cours.
Nous leur devrons nos plus beaux jours.

SUSETTE.

Quoi les grandeurs, quoi la richeſſe !...

LISON.

Ne changera point ma tendreſſe.
Quand j'étais plus pauvre que lui
Simon me trouvait adorable ;
Je ſuis la plus riche aujourd'hui,
Simon m'en paraît plus aimable.

SUSETTE.

Ce beau feu s'éteindra.
Un tems viendra
Où tout cela
Changera,
C'eſt l'uſage,
Le mariage
Operera.

LISON.

Simon eſt là.

SUSETTE.

Il partira.

LISON.

De-là? de-là?

SUSETTE.

De-là? de-là?

LISON.

Jamais, jamais; Simon eſt là.

SUSETTE.

Oui-da, oui-da!
On dit cela,
C'eſt l'uſage,
Mais le mariage
Operera.
Simon de-là
Délogera.

LISON.

Simon eſt-là,
Il reſtera,
Jamais volage
Le mariage
L'y fixera.

SUSETTE.

Simon de-là
Délogera,
Un jour volage
Le mariage
L'en banira.

LISON.

Oh! finiſſons, mameſelle, ou je me fâcherai. Voilà une jolie façon de penſer pour une jeune fille.

SUSETTE.

On ouvre, on ouvre... c'eſt lui ma couſine, c'eſt lui... eh arrivez donc M. Simon?

SCÈNE II.

LISON, SIMON *fils*, SUSETTE.

LISON.

Eh venez donc vîte, M. Simon.

SUSETTE.

On a de bonnes nouvelles à vous apprendre.

LISON.

Allez, j'ai bien des choses à vous dire.

SUSETTE.

Vous ne savez pas....

SIMON *fils*.

Quoi?

LISON.

Vous n'auriez jamais pensé....

SIMON, *fils*.

Quoi donc!

SUSETTE.

Vous ne devinez pas?

SIMON, *fils*.

Non, en vérité.

LISON.

Je suis si contente....

SUSETTE.

Je ſuis ſi enchantée....

SIMON, *fils*.

De quoi donc...

LISON.

Il faut tout vous dire...

SUSETTE.

Il faut qu'il ſache tout.

LISON.

Une richeſſe immenſe...

SUSETTE.

Des millions, tout autant...

LISON.

C'eſt mon pere qui me l'a dit...

SUSETTE.

Il y eſt allé lui-même.

SIMON, *fils*.

Où eſt-il allé? qu'a-t-il dit?

LISON.

Rien n'eſt égal à mon bonheur.

SUSETTE.

Nous allons tous être heureux.

LISON.

Mais partagez donc ma joie.

SUSETTE.

Mais réjouiſſez-vous donc.

SIMON, *fils*.

Je ne demande pas mieux... mais de quoi?

LISON.

Dans une demie-heure mon pere sera ici.

SUSETTE.

Avec tout son or, tout son or..

SIMON, *fils*.

Mais d'où cela vient-il...

LISON.

On vous contera tout ça... Ah quel plaisir!

SIMON, *fils*.

Et M. Jerôme voudra-t-il à présent consentir à notre mariage?

LISON.

Eh comptez-vous pour rien l'amour que j'ai pour vous, & la tendresse qu'ont pour moi mes parens? Tenez, je vous aime de si bon cœur, que si vous étiez d'un côté, toute ma fortune de l'autre, & qu'il fallut choisir, les trois millions n'auraient pas la préférence.

SIMON, *fils*.

Ah ma chere Lison!

LISON.

Voici ma mere qui revient... Ah-çà n'ayez plus l'air de douter de ce que je vous ai dit, entendez-vous? car vous la facheriés.

SCÈNE III.

LISON, SIMON, SUSETTE, NICOLE, MARTINE, THOMAS, SIMON, *pere*.

MARTINE.

Pour moi, je ne vois rien là de difficile à croire. Ne voit-on pas tous les jours des gens de rien s'enrichir, on ne sçait pourquoi, ni comment? Eh bien, elle est du nombre & nous en profiterons.

NICOLE.

Certainement... mais j'ai tant couru pour te chercher, toi & mon frere que je n'en puis plus... asseyons nous. Lison, donne des chaises... Ah dame demain nous aurons des Laquais pour faire tout ce tracas-là, & des fauteuils à vous offrir... mais à tout il faut du tems.

SIMON, *pere*.

Oui le tems... le tems... il n'y a que le tems.

NICOLE.

Asseyez-vous, asseyez-vous.

THOMAS.

C'est bien dit, je causerons plus commodément.

NICOLE.

Monsieur Simon, quoiqu'à présent notre fortune

ſoit bien plus conſidérable que la vôtre, je vous conſerve toujours mes bontés, je ſuis bonne mere, moi, ma fille vous aime, & j'ai aſſez de bien pour elle & pour vous.

SIMON, *fils.*

Comment pourrai-je m'acquitter jamais?..

NICOLE

A çà, mes amis, j'ai à vous conſulter ſur des choſes bien importantes, écoutez-moi tous... premierement.....

SIMON, *pere.*

Il faut avant tout, que vous ſachiez que j'ai là, certaine lettre que je viens de recevoir.

MARTINE.

Nous en parlerons une autrefois, écoutons ma ſœur.

SIMON, *pere.*

Un moment, un moment.... elle eſt du parein de mon fils.

SIMON, *fils.*

De lui?

SIMON, *pere, il tire ſes lunettes & s'apprête à lire.*

C'eſt une lettre de conſéquence... je vais vous la lire.

NICOLE.

Eh non, Monſieur Simon, eh non... dans ce moment-ci nous avons tant d'affaires.

NICOLE.

Ecoutez-moi bien, les uns & les autres. Il faut que je vous fasse à tous votre leçon.

SIMON, *pere ôtant ses lunettes & repliant sa lettre.*

Puisque personne ne me prête l'oreille, il est inutile que je lise...

NICOLE.

A présent que nous voilà de condition, où peu s'en faut, il faut que nous ayons l'air de quelque chose. Mon frere, vous quitterez votre vilain métier de batelier dès aujourd'hui, entendez-vous.

THOMAS.

Oh oui, de grand cœur ; on passera bien l'eau sans moi.

NICOLE.

Et vous aurez la bonté de prendre les manieres d'un homme de qualité, nous changerons de nom ; jamais des gens de condition ne se sont appellés, Nicole, Jérome, Martine & Thomas, c'est bon pour le commun ; vous logerez tous deux dans mon Hôtel... je me charge de la dot de Susette ; j'aurai soin de vos enfants à tous deux. N'avons nous pas encore quelques parens en province, à qui nous puissions faire du bien ?

THOMAS.

Oui, j'ons qu'eque part, dans queuque village de la Champagne, un oncle...

NICOLE.

NICOLE.

Dans un village... un oncle... ah fi ! fi !

SUSETTE.

Fi donc.

LISON.

Un oncle dans un village, des gens comme nous.

NICOLE.

Il faut qu'il vienne à Paris... vous lui écrirez, mon frere.

THOMAS.

Ou plutôt je lui ferai écrire, car je ne ſçais pas tant ſeulement ſigner mon nom.

SEPTUOR.

NICOLE.

Savez vous, ſavez vous,
Tous ;
Ce qui maintenant m'inquiette?

TOUS.

Dites-nous, dites-nous,
Votre peine ſecrette.

NICOLE.

Dans quelle province, en quels lieux
Me conſeillez-vous tous d'acheter une terre?

SIMON, *pere.*

L'objet eſt des plus ſérieux,
Et veut un examen ſévère.

NICOLE.

Je veux avoir le Château
Le plus beau,
Sera-ce en Picardie, en Bourgogne; en Touraine ?

TOUS.

Voyons, voyons,
Examinons,
Refléchiſſons;
La choſe en vaut la peine.

SIMON, *pere.*

Je ſuis aſſez pour la Touraine...
Oui, oui, je ſuis pour la Touraine.

TOUS.

Ah! bon, bon!

SIMON, *pere.*

Et ma raiſon;
C'eſt que la Touraine, eſt dit-on,
L'heureux ſéjour de l'abondance,
Le jardin de la France.

THOMAS.

Fi donc, fi donc.
Vive, vive le jus de la treille,
De tous les fruits
Le plus exquis
Eſt celui d'où nous vient cette liqueur vermeille
Qui bannit le chagrîn.
Eh vive la Bourgogne! eh vive le bon vin;
Vive le doux jus de la treille!

TOUS.

C'éſt raiſonner comme un buveur.
Ah fi l'horreur! ah fi l'horreur!

MARTINE.

Il faut pourvoir aux besoins de la vie,
Il faut plus que du vin,
Il faut plus qu'un jardin,
Moi, je suis pour la Picardie,
La Picardie, oui, oui, la Picardie!

TOUS.

Qu'en pensez-vous? qu'en pensez-vous?

SIMON, *pere.*

Taisons-nous.
Laissons la reflêchir, taisons nous
Tous.

NICOLE.

S'il faut ici que je le die,
Par ma foi sans la Picardie,
Je pencherais fort entre nous
Pour la Touraine;
On me croit sans peine.
Et sans la Touraine,
Je vous le dis à tous
La Bourgogne pourait me plaire.

SIMON, *pere.*

C'est un choix à faire.

SIMON, *fils.*

Tous les pays sont de mon goût,
Je verrai ma Lison partout.

LISON.	SUSETTE.
Tous les pays sont de mon goût,	Tous les pa ys sont de son goût,
Et je verrai Simon partout.	Elle verra Simon partout.

THOMAS.

La Bourgogne,

MARTINE.

La Picardie,

SIMON, *pere.*

La Touraine.

NICOLE,

Il eſt important
D'y reflêchir murement;
Ne faiſons point d'étourderie.

SIMON, *pere.*

Prenons du tems, du tems, du tems;

TOUS.

Prenons du tems, du tems, du tems;
Nous pouvons tous être contens.



SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, PONTNEUF.

PONTNEUF.

ALLONS, ferme, courage, cela va bien, on chante ici c'eſt ce qu'il me faut.

NICOLE.

Eh! c'eſt Monſieur Pontneuf!..

SUSETTE ET LISON.

Bon jour mon couſin.

SIMON, *pere.*

Serviteur à Monſieur Pontneuf.

SIMON, *fils.*

Bonjour Monſieur.

MARTINE ET THOMAS.

Et c'eſt notre neveu! Comment çà va-t-il, mon garçon?

PONTNEUF.

Bonjour à tout le monde. Dites-moi donc ma tante Nicole, depuis quand donc eſt-ce que je ſuis Monſieur pour vous? Ne m'appellerais-je plus Jean-Gille Claude Pontneuf! eſt-ce que je ne ſuis plus votre neveu!

NICOLE.

Si fait, ſi fait ; mais c'eſt que vous ne ſavez pas ... il faut que chacun tienne ſon rang.

LISON.

Nous avons fait fortune.

TOUS.

Ils ont fait fortune.

SIMON, *pere.*

Mais une belle, une très belle fortune... à ce qu'ils diſent.

PONTNEUF.

Eh bien, cela empêche-t-il la parenté ? j'aurais cent mille livres de rentes, que je n'en ſerais pas moins le fils de votre frere, & par conſéquent votre neveu.

NICOLE.

Eh mon dieu non, nous ne renions perſonne, nous n'avons point envie de çà, mais eſt-ce que les gens d'une certaine façon, diſent mon oncle, ma tante, mon neveu, ma couſine ? & comme ce ſoir, ou demain au plus tard, nous ſerons de condition, il faut s'accoutumer de bonne heure, à en prendre les manieres.

THOMAS.

Certainement, je ne m'appelle plus Thomas, moi.

MARTINE.

Ni moi Martine.

PONTNEUF.

Et quels sont vos noms à présent ?

THOMAS.

Je n'en sçavons rien encore, on nous en charche.

NICOLE.

On vous en trouvera un aussi à vous.

PONTNEUF.

Et pourquoi donc! palsambleu, mon nom en vaut bien un autre. Il m'a valu assez d'argent, il m'a fait assez d'honneur pour le garder ; il n'y en a pas un ventrebleu, de plus connu que le mien. Quand je parais en public, quand je prélude, ah dame! il faut voir comme on accourt, filles & garçons; comme chacun dit... La peste! c'est lé bon celui-là, c'est Monsieur Pontneuf, le beau Chanteur, tout le reste n'est que du fertin auprès de lui, aussi y a-t-il chanson nouvelle, c'est moi qui le premier en régale le public, donne-t-on une nouveauté aux Italiens... les petits airs, je vous ai cela de la premiere main je les chante d'un goût... ah ! je fais les gestes moi; je joue mon chant, & c'est ce qui fait que j'ai la presse.

SIMON, *pere.*

La Comédie Italienne vous fournit-elle beaucoup?

PONTNEUF.

C'est selon... Cela va bien doucement à présent, la Musique savante me ruine, les grands airs, les

Ariettes de bravoure me coupent la gorge. Les Pièces dans le genre noble ont gâté le métier.

SIMON, *pere.*

Vous ne faites rien avec les Comédiens Français?

PONTNEUF.

Oh! rien du tout. Ces Messieurs ne me rapportent rien. Ils chantent bien quelquefois dans la Tragédie, mais ils n'ont pas encore fait graver les Ariettes.

SIMON, *pere.*

Votre grande ressource est l'Opera?

PONTNEUF.

Ah! le bon tems est passé. C'est le diable que leur Musique d'aprésent, tout le monde crie au miracle & personne n'en retient une note. J'ai voulu chanter de l'Italien... la... de ce qu'on appelle des Bouffons, ça n'a pas pris.

SIMON, *fils.*

Comment vous tirez-vous donc d'affaire?

PONTNEUF.

Avec quelques Vaudevilles. On n'en fait plus faire, c'est vrai; il ne valent pas grand chose, je conviens de ça, mais on les aime & bon ou mauvais, tout passe. J'ai fait de bonnes recettes avec la Bourbonnaise & la Catacoua.

NICOLE.

Ah! voilà du bon, voilà du bon! aussi c'est lui qui les a faites.

SIMON, *fils.*

On les a beaucoup chantés.

SIMON, *pere.*

Beaucoup, beaucoup.

PONTNEUF.

Ce n'eſt pas pour dire du bien de moi, mais parlez-moi de ces Chanſons-là, ça ſe retient du moins, tout le monde peut les chanter.

SIMON, *pere.*

Elles ont dû vous rapporter?

PONTNEUF.

Ah! ſans les contrefactions, je ſerais couſu d'or.

NICOLE.

Toi! ſi jamais tu l'es, mauvais ſujet!

PONTNEUF.

Que voulez-vous? on eſt jeune, on s'amuſe; on gagne de l'argent, on le dépenſe, & puis le moyen d'avoir de l'arrangement; homme de Lettre & Muſicien! je crois que voilà des titres ſuffiſans pour n'avoir pas un ſou.

SIMON, *pere.*

C'eſt vrai cela, c'eſt très-vrai.

NICOLE.

Ah! j'eſpere bien qu'à préſent que nous ne ſommes plus de petites gens...

PONTNEUF.

Mais ne puis-je savoir, ma tante, pourquoi vous parlez de vous aujourd'hui comme si vous n'êtiez pas ce que je vous ai vue hier.

NICOLE.

Aussi ne suis-je plus. Le retour de Jérôme ici vous expliquera tout ça... Lison, il n'arrive pas?

LISON.

Ah dame! chargé d'argent comme il doit l'être, on ne marche pas bien vîte?

NICOLE.

Il ne viendra pas à pied, non, il a le moyen de se faire porter à présent. Lison, regarde toujours à la fenétre.

LISON.

Soyez tranquille, ma mere, je ne leve pas les yeux de dessus le pont.

NICOLE.

Nous n'allons plus travailler maintenant qu'à jouir de notre bien, & à être tous heureux.

THOMAS.

Je chanterons, je danserons toute la journée.

PONTNEUF.

Palsambleu! nous n'avons qu'à commencer dès à présent, je vais vous en donner l'exemple.

CHANSON.

Travaillons voici la ſaiſon,
Jeunes Laboureurs de Cythere!
Si nous voulons ample moiſſon
Ne négligeons pas notre terre,
Filles, garçons,
L'Amour l'ordonne,
Chantons,
Danſons,
Buvons,
Aimons,
Mais ttavaillons,
Semons, ſemons,
La récolte ſera bonne.



Les épis ont couvert nos champs,
Jeunes moiſſonneurs de Cythere!
Ne négligeons pas les inſtans,
Travaillons ferme à notre terre.
Filles, garçons,
L'Amour l'ordonne,
Chantons,
Danſons,
Buvons,
Aimons,
Mais moiſſonnons,
Mais moiſſonnons,
La récolte ſera bonne.



Que Bacchus ait auſſi ſon tour,
Jeunes vignerons de Cythere!
Ce Dieu ne nuit pas à l'amour,
Le vin égaïe une Bergere,
Filles, garçons,
L'Amour l'ordonne,
Chantons,
Danſons,
Buvons,
Aimons,
Mais travaillons,
Taillons, taillons,
La récolte ſera bonne.



A grands flots va couler le vin,
Jeunes vendangeurs de Cythere!
Preſſez, foulez le doux raiſin,
Qu'aura cueilli votre Bergere,
Filles, garçons,
L'Amour l'ordonne,
Chantons,
Danſons,
Buvons,
Aimons,
Mais travaillons,
Preſſons, foulons,
La vendange ſera bonne.



Livrons nous à de doux loiſirs,
Jeunes habitans de Cythere!
Voici le moment des plaiſirs,
De nos travaux c'eſt le ſalaire.

Filles garçons,
L'année eſt bonne,
Buvons,
Aimons,
Chantons,
Danſons,
En cent façons
Recommençons,
C'eſt l'Amour qui nous l'ordonne.

SIMON, *pere.*

Un peu plus de ſang-froid, mes amis, de l'ordre, de l'ordre, dans les idées.

NICOLE.

Ma foi, M. Simon, il y a bien aſſez long tems que nous avons du mal, laiſſez-nous jouir du plaiſir d'être riche

LISON.

Ma mere, ma mere, j'apperçois une chaiſe à porteur...

NICOLE.

Une chaiſe!

LISON.

C'en eſt une, elle vient de ce côté-ci... J'ai reconnu mon pere; il eſt dedans, il eſt dedans.

TOUT LE MONDE.

Il eſt dedans!

N I C O L E , *tombant ſur un ſiege.*

Je n'en puis plus, les jambes me manquent, ma fortune eſt faite!

M A R T I N E, *tout le monde cours vers elle.*

Ma ſœur!

T H O M A S.

Ma chere ſœur.

S U S E T T E.

Ma tante!

S I M O N, *fils.*

Ah ma chere Liſon!

S I M O N, *pere.*

Tant mieux, tant mieux.

N I C O L E, *reſpirant à peine.*

Jérome ne m'a pas trompé, il apporte ſon argent, la chaiſe à porteur dans laquelle il árrive, eſt le garant qu'il m'en avait donné.

L I S O N.

Il nous l'avait bien dit, ma mere, il nous l'avait bien dit!

N I C O L E, *ſe relévant avec vivacité & courant au buffet.*

Ah mon dieu! j'oubliais... & vite vite, aide-moi Liſon, aides-moi ma ſœur, mon frere, vite vite, Jérome me l'a tant recommandé... qu'en rentrant ici il ne retrouve rien de ces vilainies-là.

MARTINE.

Que fais-tu donc, ma sœur, ma sœur?

NICOLE.

Aides-moi; jettes, jettes.... Monsieur Simon, aidez-moi.

THOMAS ET PONTNEUF.

Mais c'est dans la riviere.....

LISON.

Et sûrement c'est dans la riviere.

NICOLE: *elle jette par la fenêtre tous les meubles qu'elle trouve sous sa main.*

Jérome l'a dit; tout ça n'est plus fait pour nous...

SIMON, *fils.*

Mais arrêtez.... Quelle extravagance!

SIMON, *pere.*

C'est aller un peu vîte, un peu trop vîte.

LISON, *qui jette aussi de son côté par la fenêtre tout ce qu'elle peut rencontrer.*

Allons donc, ma cousine, allons donc.

SUSETTE, *qui tient un meuble qu'elle peut à peine porter.*

Je fais tout ce que je peux.

PONTNEUF.

Voilà une façon toute nouvelle de démeubler un appartement.... Mais parbleu je ne ferai pas un témoin inutile.

Simon, *pere, voulant soulever une armoire, & ne pouvant y réussir.*

Je ne crois pas que l'armoire puisse passer par la fenêtre.... mais avec du temps....

Nicole, *arrachant le violon des mains de Pontneuf.*

Il faut que Jérome, en rentrant, ne trouve que les quatre murailles.

Pontneuf.

Mon violon.... mon violon!

Tout le monde.

Que les quatre murailles.

Pontneuf. *On jette le buffet par la fenêtre.*

Ma foi, du train dont nous y allons, nous aurons bientôt fait maison nette.

Lison.

Le voilà, maman, voilà mon pere.



SCENE

SCÈNE V & *derniere.*

LISON, SIMON, *fils*, MARTINE, THOMAS, NICOLE, SUSETTE, SIMON, *pere*, PONTNEUF, JEROME, DEUX PORTEURS DE CHAISE.

Premier PORTEUR.

BONJOUR, dame Nicole ; v'là vot'homme que j'vous rapportons.

NICOLE.

Ah! mon mari! mon cher mari!

LISON.

Mon pere! mon cher pere!

MARTINE ET THOMAS.

Eh bien, mon frere?

SUSETTE ET PONTNEUF.

Eh bien, mon cher oncle?

Les deux SIMON.

Nous vous faisons notre compliment, Monsieur Jérome.

NICOLE.

Où est l'argent, Jérome, où est l'argent?

LISON.

L'argent?

SUSETTE.

L'argent ?

MAFTINE, THOMAS, PONTNEUF.

Où est-il ? où est-il ? Combien ça doit faire d'argent.

Second PORTEUR.

Allons donc, vous vous moquez. Je n'demandons rien pour ça ; est-ce qu'entre camarades on ne doit pas se rendre service ?

JÉROME.

Ouf ! Ouf !

NICOLE.

Mon homme ! mon mari ! Qu'est-ce qu'il a donc ?

LISON.

Comme il est défait !

SUSETTE ET PONTNEUF.

Mon oncle, est-ce que vous êtes malade ?

MARTINE ET THOMAS.

Sûrement il l'est.

Les deux PORTEURS.

Oh ! bien malade.

Les deux SIMON.

M. Jérome.

NICOLE.

Que veux-tu donc ? Que cherche-tu ?

SIMON, *pere, lui portant un siege.*

Une chaise pour s'asseoir sans doute... heureusement il en reste encore une, c'est la derniere.

NICOLE.

Mais dis-moi donc.... où ſont les trois millions ?

JÉROME.

A tous les diables : voilà tout ce qui nous en reſte.

TOUT LE MONDE,

Qu'eſt-ce que c'eſt ? qu'eſt-ce que c'eſt ?

MARTINE.

Un billet de lotterie !

TOUT LE MONDE.

Quoi ! c'était ſur la lotterie !...

JÉROME.

5, 15, 42, 66 & 90... Des numéros excellens !..

NICOLE.

Tu n'as rien gagné ?

JÉROME.

Pas un extrait.... J'étais-là ſi gai... ſi content... Champagne m'avait ſi bien aſſuré que nous gagnerions trois millions !... Il n'eſt pas ſorti un de nos numéro... J'ai cru que j'en mourrais.]

Premier PORTEUR.

Oh ſi nous ne l'avions pas mis dans nôtre chaiſe, le pauvre homme n'aurait jamais pu revenir chze lui.

NICOLE.

De ſi belles eſpérances !

JÉROME.

Si bien fondées !

LISON.

De si beaux projets!

SIMON, *pere.*

Mes amis, mes amis, voilà le sort... les coups du sort.

MARTINE.

Je crois que je puis garder mon nom.

THOMAS.

Moi mon métier de batelier.

PONT-NEUF.

Nous voilà dispensés de prendre les manières de qualité, nous pouvons rester comme nous sommes.

LISON.

Ah Simon!

SIMON, *fils.*

Vous m'aimez, je vous aime, nous n'avons rien perdu.

NICOLE.

Et mes meubles, mes pauvres meubles.

PONT-NEUF.

Et mon violon! mon pauvre violon!

THOMAS.

Tout est au filet de St. Cloud.

JEROME.

Et pourquoi diable te pressais-tu tant?

NICOLE.

C'était pour t'obéir.

JEROME.

C'est la première fois de sa vie, & elle s'en avise pour me ruiner.

PONT-NEUF.

Ma foi s'il reſte encore quelque choſe dans l'appartement, ce n'eſt pas notre faute, car nous travaillons tous de bien bon courage à le démeubler.

SIMON, *pere.*

Conſolés-vous mes amis, conſolés-vous.... Voilà j'eſpere qui pourra... Liſez, Simon, liſez cette lettre dont perſonne n'a voulu entendre la lecture dans l'ivreſſe où l'on était ici il n'y a qu'un moment.

SIMON, *fils.*

» Je ſuis enfin parvenu, mon ami, à obtenir pour » vous le poſte que je ſollicitais. Quoique la place » ne ſoit que de mille écus, ſongés qu'elle vous con» duit néceſſairement à un emploi bien plus conſidé» rable.

SIMON, *pere.*

C'eſt du ſolide cela.

SIMON, *fils.*

» Vous méritez votre bonheur, & par vos talens, » & par la ſageſſe de votre conduite. Votre pere m'a » parlé d'un mariage que vous projettiez, quoique » le parti ne ſoit pas exceſſivement avantageux ; vous » aimez, on vous aime, la perſonne eſt honnête; il » s'agit d'être heureux, & j'y conſens de tout mon » cœur.

Adieu, mon ami, je ſuis tout à vous pour la vie.

LE COMMANDEUR DE LUREVAL.

(*Embraſſant Jérome & Nicole avec tranſport.*)

Ah ! M. Jérome ! ah ! ma chere Lifon ! je fuis trop heureux, fi le bien qui m'arrive peut vous dédommager de la perte que vous venez de faire.

SIMON, *pere.*

Bien, mon fils, bien... De la nobleffe dans les fentimens... Fort bien.

JÉROME.

Ce cher enfant ! ce pauvre petit !

NICOLE.

Embraffez-moi, mon gendre.

JÉROME.

Eh ! bien, ma femme, il faut prendre fon parti... Pour moi me voilà confolé... Cependant il faut convenir qne nous avons été de grands foux.

NICOLE.

C'eft vrai... mais nous avons joui un petit moment.

VAUDEVILLE.

SIMON, *pere.*

Ce monde eft une lotterie,
Où tout mortel met à fon tour :
Honneurs, plaifirs, richeffes, amour,
Ont une chaîne qui varie :
Il n'eft point de bonheur complet,
Mais quelque route que l'on fuive,
Jouir du bien quand il arrive,
C'eft rencontrer le bon billet.

MARTINE.

Se croire riche, ah! quelle yvresse!
Mais quand il n'en est pas un mot,
Le mauvais lot, le mauvais lot,
Le plaisir se change en tristesse.

THOMAS.

Mais être bien comme l'on est,
Savoir se tenir à sa place;
Vivre gaiement tel tems qu'il fasse;
C'est rencontrer le bon billet.

PONTNEUF.

Prês d'une fillette jolie,
Amant qui ne dit pas un mot,
Le mauvais lot! le mauvais lot!
Il perd à coup sûr la partie.
Lorsque l'on aime, & quand on plaît,
De quoi sert-il d'être timide?
C'est toujours le plus intrépide
Qui rencontre le bon billet.

NICOLE.

Lorsque Jérome au vin s'adonne,
A peine peut-il dire un mot,
Le mauvais lot! le mauvais lot!
Mon bonheur alors m'abandonne.
Mais quand il fuit le cabaret,
Il est aimable, il me caresse,
Il a des retours de tendresse,
Je trouve alors le bon billet.

LISON.

Qu'on médise du mariage,
Puis-je le craindre avec Simon?

SIMON, *fils.*

Le bonheur près de ma Lison,
De mes jours sera le partage.

ENSEMBLE.

De l'hymen je crains peu l'effet.
Mon cœur sera toujours le même;
J'en jure pas l'objet que j'aime,
J'ai rencontré le bon billet.

SUSETTE,

Quand Nicolas m'aura pour femme,
S'il veut gronder, je me tairai;
Doucement je l'amadourai;
Il dira de moi: *la bonne ame !*
Un petit soupir indiscret
L'avertira de ma tristesse,
Il reviendra plein de tendresse,
Je trouverai le bon billet.

JÉROME.

Quand le Public tout haut murmure,
Ou quand il ne dit pas un mot,
Le mauvais lot! le mauvais lot!
Son silence est un triste augure.

(*Il imite le bruit des applaudissemens.*)

Mais lorsque ce bruit qui nous plaît
Se fait entendre du parterre,
L'Auteur, qui ne cherche qu'à plaire,
A rencontré le bon billet.

FIN.